

# VISITE A UN CORRESPONDANT DU MUSÉUM DANS L'ILE DE BOUGAINVILLE, EN MÉLANÉSIE

par

le R. P. PATRICK O'REILLY

Plusieurs fois, l'été d'il y a trois ans, j'avais eu, en Europe, le plaisir de rencontrer le Père Poncelet.

Ce fut d'abord, entre des crânes et les répertoires de la tache mongolique, dans le laboratoire d'anthropologie du Muséum. Le Père venait consulter le Docteur Rivet sur la publication possible d'une étude sur la langue Telei. En pleine Mélanésie, les Telei parlaient un langage non mélanésien. On savait peu de choses des Telei. Le Docteur Rivet avait aussitôt marqué son intérêt et conservé le manuscrit. Parce qu'il y a bien de par le monde, en comptant large, un quarteron de personnes à s'intéresser aux langues mélanésiennes ; c'était pour le Père une bonne fortune inespérée. Vu la dureté des temps, je ne pense pas que le travail du Père Poncelet ait déjà vu le jour. Les amateurs de linguistique océanienne seront bientôt obligés de publier eux-mêmes leurs œuvres avec des presses à bras. Mais enfin, ce soir-là, ne réalisant pas encore l'infinie distance qui sépare l'acceptation d'un dictionnaire mélanésien, de son impression, la joie du Père Poncelet semblait sans mélange en sortant du laboratoire d'anthropologie du Muséum.

Je croisai encore le Père, cet été-là en Belgique, à je ne sais plus trop quel congrès scientifique et notre dernière rencontre eut lieu à Londres. Sur le

quai de la gare Victoria, le Père s'apprêtait à repartir vers les îles Salomon. Le thermomètre ce jour-là, avait dû frôler le 90. Avec sa placide ténacité de wallon, le Père n'avait cependant entraîné à Tring, ne voulant pas quitter l'Europe sans aller voir les plus belles pièces d'histoire naturelle qu'il y eût fait parvenir. Elles étaient classées et intactes dans les trésors de cette extraordinaire collection rotschildienne dont le conservateur, M. Jordan, un ami de longue date, nous pilota avec une particulière bonne grâce.

Les papillons ne sont guère rafraîchissants. J'avoue avoir eu ce soir-là la tête un peu lourde de nomenclatures. Les noms latins s'entre-choquaient dans ma cervelle comme dansaient encore devant mes yeux les trop beaux coloris des oiseaux de Paradis. Le Père, sur le départ, songeait surtout à ses îles. Il vit tout de même ma fatigue et me dit : « Tout cela n'est rien ; trop d'étiquettes, de boîtes, de vitrines. Et puis cette épouvantable odeur de désinfectant et de tue-mites. Venez donc voir ça sur place : volant et vivant au soleil.. »

\* \* \*

Tout arrive. Dix-huit mois plus tard, je débarquais d'un méchant petit schooner chinois sur la plage de Patupatuai, au pays des Telei, dans le sud de l'île



FIG. 1. — ILE DE BOUGAINVILLE. — Intérieur de village. Maison d'une femme en deuil. Au premier plan, le monument funéraire dressé à la mémoire de son mari décédé qu'elle pleure, toute peinturlurée de blanc, matin et soir, et pour lequel elle offre de grands banquets dont les mâchoires de porcs suspendues sous sa véranda sont les témoignages.

de Bougainville, en Mélanésie, à soixante-trois jours de voyage de Paris. Le Père était là qui m'attendait. Ce n'était plus le clergyman habillé de noir et hésitant aux traversées des rues (« A droite en France; à gauche en Angleterre, on y perd vraiment son latin ! »), mais un homme tout de blanc vêtu et dont les reflets du casque faisaient davantage ressortir les yeux jaunis du colonial sortant d'un accès de fièvre.

C'était à son tour de sourire, gentiment, de mon inexpérience et de mes appréhensions pour passer le récif sur une pirogue indigène et de me voir arriver sur sa plage, à califourchon sur les épaules d'un Mélanésien, à la chevelure roussie duquel je me cramponnais tant bien que mal.

Mais déjà mon hôte m'entraînait vers sa mission. Quinze milles dans la forêt,

sur une méchante piste dont on oubliait les marécages, les ponts emportés à la dernière crue et les ravins, parce qu'elle semblait tracée à travers quelque merveilleux parc botanique.

Cette mission de Turiboiru, quel paradis pour un préhistorien ! Elle est justement placée sur le site d'anciens villages. Il n'y a qu'à gratter quelque peu pour découvrir des haches de pierre, des polissoirs, des tombes. La plantation des enfants de l'école est un vrai cimetière rempli de monuments funéraires et de pierres levées. Et c'est dans ce district que je vis un jour un magnifique mortier de pierre servir d'égoût-toir sous le robinet d'un réservoir à eau.

Mais l'archéologie ne semble pas beaucoup préoccuper le Père Poncet. Les haches servent à caler les portes ou

à faire le bonheur des officiels de passage toujours en quête de *curios*. Les mortiers et les polissoirs, il faut aller les

tremblement de terre, ce sont les quatre gros volumes consacrés à la faune Indo-Australienne dans l'édition française

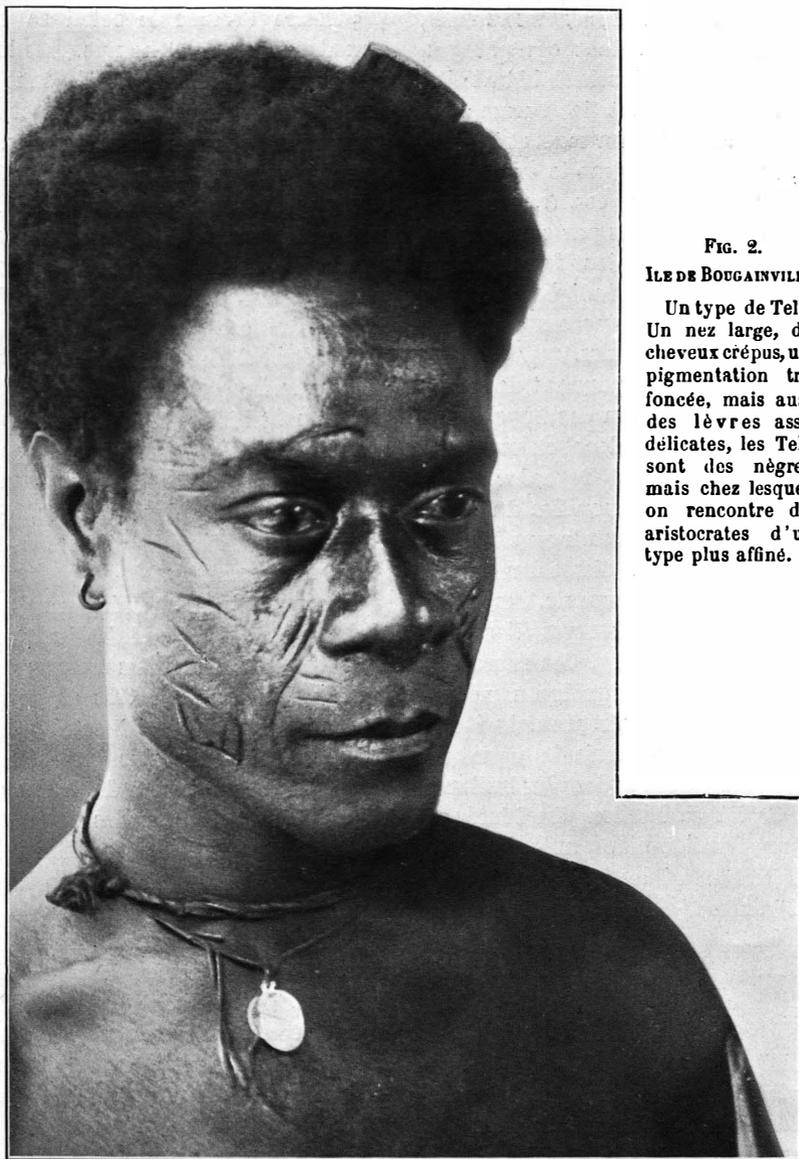


FIG. 2.  
ILE DE BOUGAINVILLE.

Un type de Telei. Un nez large, des cheveux crépus, une pigmentation très foncée, mais aussi des lèvres assez délicates, les Telei sont des nègres, mais chez lesquels on rencontre des aristocrates d'un type plus affiné.

rechercher dans les fondations de chapelle !

Ce qui trône en bonne place, dans cette maison, si simplement bâtie que je m'empressais de la fuir les jours de

des *Macrolépidoptères du Globe* d'Adalbert Seitz, gros bouquins culotés, gonflés de notes, de références et de feuillets intercalaires. Voilà les derniers *Bulletins du Muséum* de Sydney ou d'Auckland ;

les *Novitates entomologicae*. Cela donne la juste idée des occupations du propriétaire. Il y a là de quoi réjouir le cœur d'un naturaliste !

L'on comprend que les professionnels, en voyage d'études dans ces parages, Mick, le chasseur de Rothschild ou l'allemand Kippler, avant la guerre ; les Australiens, E. M. Armitage et Waterhouse, et surtout la grande expédition américaine Whitney, ces années dernières, aient été attirés par cette région de Bougainville et y aient fait de longs séjours. Le Père, les indigènes mêmes me raconteront sur tous ces amateurs de bien curieux souvenirs.

Sur une étagère où pendant des chrysalides, loin de la main des boys, entre des bocaux remplis d'alcool où de petites grenouilles semblent regarder d'un œil indifférent les grenouilles du bocal d'en face, traînent des seringues à injection, une trousse de dissection et des tubes de savons à l'arsenic. Encadrés par un portrait de Georges V et par celui de la Reine Mary, des reproductions de papillons et quelques magnifiques aquarelles représentant la faune locale et où je reconnais la signature d'un des plus jeunes et des plus brillants élèves de M. J. Berlioz, du Muséum. Dans une arrière-pièce, mis hors de l'atteinte des terribles fourmis blanches par d'ingénieux joints hydrauliques, des peaux tendues sèchent contre la muraille.....

\* \* \*

La vie du missionnaire à Bougainville n'a rien d'une sinécure. Turiboiru est une paroisse sans frontières. Il y a toujours plus loin dans la montagne, un village païen à pénétrer.

Je m'étonne donc un peu que le Père ait trouvé les loisirs de courir après les papillons et les insectes au cours des quelques vingt années de sa vie salo-

monaise. « Si c'est toujours ici l'été, par la température, me répond-il, c'est aussi toujours l'automne par un équinexe perpétuel.

« Toute l'année le soleil se couche aux alentours de 6 heures. Les longues soirées sont de règle. Seul, sans journaux, sans voisins, sans distractions, il faut bien occuper ses veillées. Mon premier curé m'a initié, j'ai suivi. Je ne suis pas du reste un naturaliste à filet et à boîte verte. J'ai dressé toute une bande d'enfants qui me cherchent ce que je leur demande. Cette équipe de collecteurs est pour moi la plus précieuse des collaborations. Vous la verrez à l'œuvre... »

Les négrillons Telei feraient bien grand honte à tous les petits paysans de France, et même à leurs parents, — je ne parle pas des citadins, — sur toutes les questions pratiques de zoologie et de botanique.

Grimpez vous asseoir, un jour de pluie, sous la vérandah d'une maison indigène ; assemblez des enfants par une distribution de cigarettes et puis mettez-les en concurrence à celui qui saura vous énumérer le plus grand nombre de noms de poissons, de fruits ou de fleurs. Vous noircirez des pages et des pages de votre bloc-notes. Les filles ne seront pas en reste. Sans peine elles vous donneront des dizaines de noms d'espèces différentes d'ignames ou de taros. Vous comptez, il y en a plus de cent. Et comme vous manifestez malgré tout un peu de scepticisme, voilà que l'on court dans les plantations ou aux maisons pour vous apporter des témoignages incontestables. On vous dessine les types. On vous force à goûter pour constater des différences sensibles seulement au palais. Et tout cela n'est pas une connaissance morte. Ils savent les caractéristiques, les propriétés, l'habitat, l'utilisation pratique ou magique de ces plantes. Ils n'ont pas à leur dis-

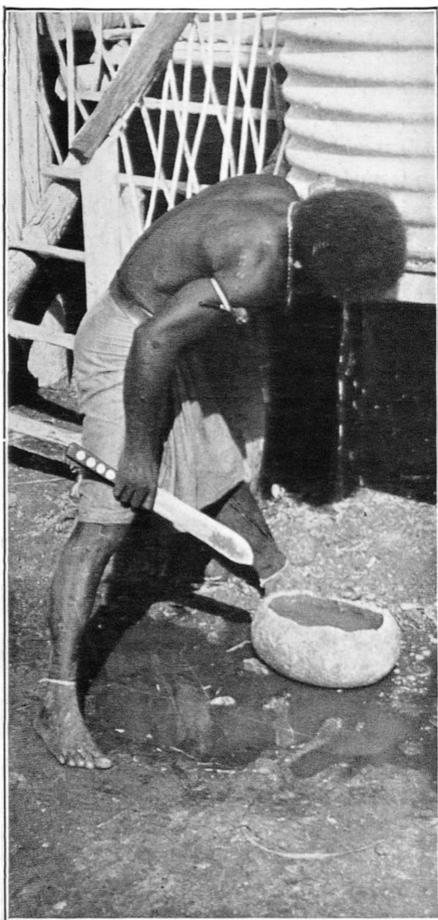


FIG. 3. — ILE DE BOUGAINVILLE.

Région des Telei. Heureux pays pour les préhistoriens que celui où les mortiers préhistoriques servent de bassins pour les réservoirs d'eau!

position de beaux manuels illustrés pour y bâiller les jours d'école, ni même de musées pour aller s'y ennuyer en famille les dimanches d'hiver, ils n'ont pas de savants professeurs, mais comme ils ont su regarder! Leurs yeux bien ouverts nous font honte. Leurs mains aussi qui n'ont pas peur de tripoter une grenouille, de jouer avec les crabes de la plage ou de disséquer à leur manière un opossum.

Je garderai longtemps le souvenir d'un petit bonhomme haut comme cela

qui me précédait un jour dans une expédition nocturne en portant une lanterne tempête. Deux ou trois fois je le vis déposer sa lumière, sauter en l'air ou jeter son bâton dans un taillis. Un bond, et il se retrouvait sur le sentier avec un oiseau dans la main, qu'il avait vu,

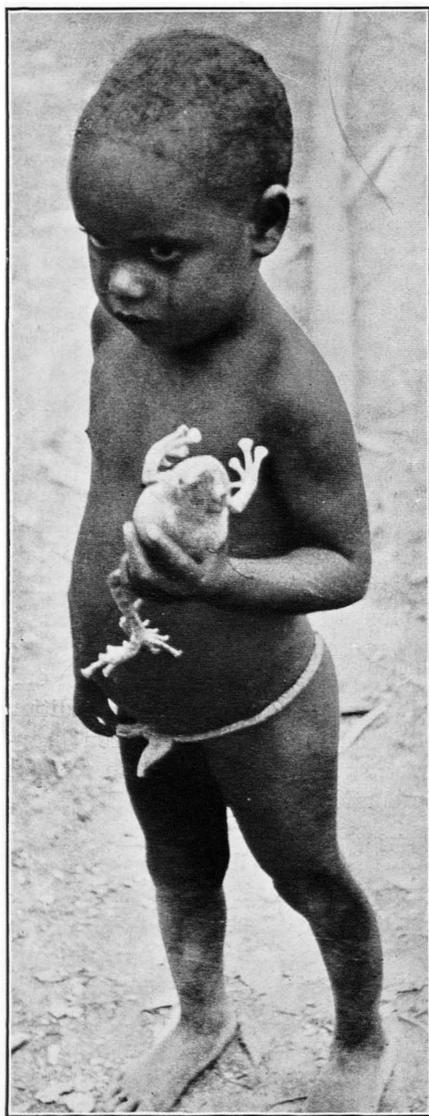


FIG. 4.  
Les petits Telei n'ont pas peur de jouer avec les crapauds...

repéré, reconnu, attrapé, et qu'il me présentait gentiment avant que j'aie eu le temps de lui poser une question.

Pour les insectes, c'est merveille de constater comme ils en ont remarqué les habitudes. Que de petits Fabre parmi ces sauvages ! Ils savent les temps de reproduction, les nourritures, les cachettes, les climats et les saisons. Celui-là se plaît dans les bois de la plaine, et cet autre dans ceux de la montagne ; celui-ci ne se rencontre que de jour et parmi les marécages, son compagnon seulement au crépuscule sur les troncs en putréfaction des cocotiers morts. Et à chaque description de mœurs s'ajoute une multitude d'explications légendaires qui rendent compte des particularités surprenantes. Beaucoup plus forts que moi, mes jeunes amis savent tous pourquoi le serpent perd sa peau ; par suite de quel malencontreux échange le lourd gnogno, — le hornbill des anglais et le *Rhyticeros plicatus* des savants — se vit un jour en possession de ce gros bec jaune à chevrons de vieillesse ; et depuis quand la perruche verte possède sous la gorge cette petite coulée de plumes sanglantes.

Et malheur au porte-parole du groupe s'il mélange les histoires, saute un épisode ou ne raconte pas selon la tradition les répliques du serpent à son beau-frère la grenouille. Devant un tolle de réprobation, il lui faut céder la parole à un informateur plus compétent.

Cent histoires du même ordre me sont narrées. On rit bien en me les communiquant. Mais par devers soi chacun de penser qu'il faut être ignorant comme un blanc et vraiment stupide pour avoir besoin de recueillir ces choses-là sur un cahier, en faisant répéter trois fois chaque phrase et en annonçant tous les mots. Est-ce que tout le monde ne sait pas ça en venant au monde ? Qu'apprennent donc chez eux ces hommes qui prétendent tout savoir ? Et les soirs de

lune, lorsque les hommes racontent sur la plage ces belles histoires, que font donc de leurs oreilles les petits garçons blancs en l'âge de mettre un pagne ?

C'est surtout le samedi soir que rappliquent les jeunes collecteurs. Ils sont dégringolés de la montagne, du Lururu, de la région mystérieuse du lac, où poussent les orchidées sauvages et où habitent les esprits des morts. En cinq ou six heures de marche, davantage parfois, ils ont joint la station à travers les villages de la plaine. Un peu de repos à la maison des hommes, le temps de faire cuire un taro sous la cendre et d'entendre les nouvelles, puis, à la veillée, comme attirés par la belle flamme de la lampe à pétrole, ils viennent rôder autour de la maison du missionnaire. Muni de son butin, un à un, discrètement, chacun se glisse sous la véranda.

La chasse, cette semaine, a été abondante. Ce petit bonhomme semble un spécialiste des grosses pièces. Il arrive brandissant comme une sorte de grande croix de Lorraine fabriquée de baguettes entrecroisées et où il a suspendu ses prises. Sans mot dire, avec des gestes minutieux et précis, il libère ses chasses ficelées avec des herbes sèches. Il les dépose sur la table, dans le cône de lumière créé par la lampe, en annonçant à voix basse, timidement, le nom de la bestiole : « Voilà des imbako ! » Et une demi-douzaine de *Batocera Kibleri* s'étaient sur la table avec leurs longues antennes, leurs ventres de velours, bientôt rejoints par quelque Prionides. Au suivant ! Celui-là sort d'un méchant flacon de pharmacie bouché d'une touffe de feuillage, un Bure Kokoli (*Chrysodema Clotildae*), aux reflets mordorés, qui s'est empêtré dans les pinces du *Cyclommatus speciosus*. Et ainsi de suite une heure durant.

Le Père inspecte les bestioles en connaisseur difficile. Une petite moue a bien vite fait comprendre au gosse que les

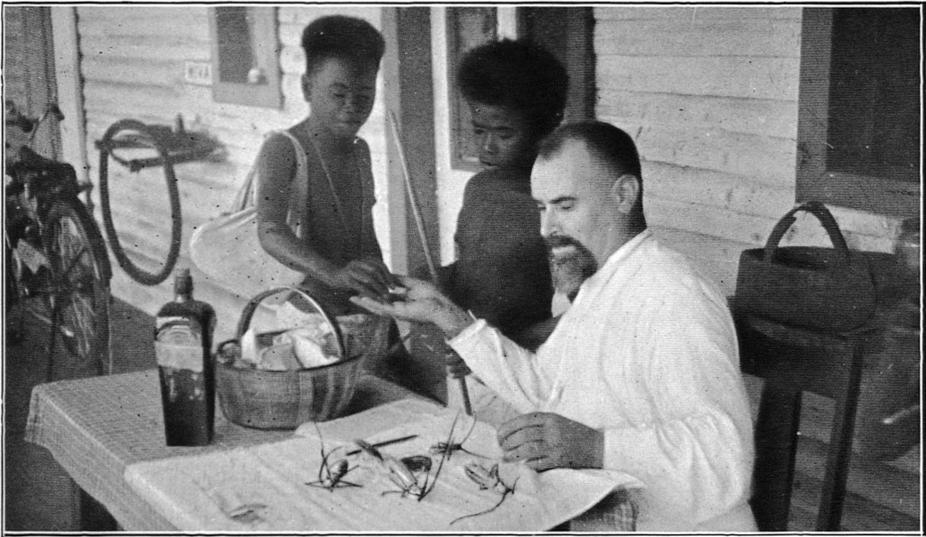


FIG. 5.

Le R. P. J.-B. Poncetlet et deux de ses jeunes collaborateurs.



FIG. 6. — ILE DE BOUGAINVILLE.

Estrades de pêche. Des journées qu'il pleuve ou fasse soleil, et des nuits de lune, des hommes resteront en sentinelle, perchés sur les échafaudages. Mais qu'un banc d'*alun* passe, qu'on relève le filet à temps et c'est une vraie pêche miraculeuse.

pattes sont en nombre impair, les ailes trouées ou les antennes de longueur inégale. « Il ne faut rien leur laisser passer, sans cela ils ne vous apporteraient plus que de mauvaises pièces. Je connais

mes gaillards ! » Mais devant les espèces rares ou une anomalie, les yeux du Père brillent de reflets comparables à ceux de l'insecte. Et la jeunesse, qui ne perd rien, se pousse les coudes.



FIG. 7. — ILE DE BOUGAINVILLE. — Région des Telei. Un des monuments funéraires de la mission de Turiboiru. Gros monolithes reposant sur trois ou quatre pierres plus petites et recouvrant l'emplacement d'une tombe. Les fouilles montrent des fragments d'os, de poteries, d'ornements.

Méthodiquement, le Père commence par tremper la tête de l'insecte dans un petit gobelet d'essence pour le tuer. Puis, caressant avec soin les élytres, les replie doucement avec les pattes sous le ventre. Un coin de page du *Sunday Times and Chronicle* qui va servir de linceul à l'animal, une pincée de camphre, une étiquette, un bout de fil, et voilà qui, une fois séché, va partir pour l'Europe remplir de joie le cœur de quelque collectionneur passionné.

En fin de séance, on règle la jeunesse. On ouvre alors une armoire qui contient pour ces négrillons tout un pays de cocagne en miniature. Il y a là dedans des boîtes d'allumettes, des hameçons, des pipes en terre ; des ceintures élastiques à boucles de nickel, et des ocarinas voisinent avec des chapelets de

perles de verre et des bâtons de tabac. Voici même, gros lots, quelques brasses de calicot et des hachettes, pour la récompense des plus habiles chercheurs. J'avoue que les boîtes d'allumettes, ce soir, font prime. Quelle joie de pouvoir rentrer au village avec une demi-douzaine de boîtes de *suédoises* japonaises pour en étonner les populations.

\* \* \*

Mais si mon hôte collectionne les langages, les oiseaux, les coléoptères, et en général tout ce qui vit (et avec quel succès : sa dernière trouvaille, lors de mon passage, était celle d'un rat géant dont les naturalistes d'Australie avaient tout de suite fait un genre nouveau, l'*Unicomys*, gentiment dénommé *ponceleti*), ce sont surtout les papillons qui

sont sa grande passion et son domaine réservé.

Sa maison est un véritable entrepôt de chrysalides. Chaque matin, il fait le tour de ses trésors. Ils sont suspendus chacun à sa manière, qui à une feuille, qui, par la brassière naturelle d'un fil ténu, à une tige de bois. Le Père inspecte. Il sait tout. Trente jours pour les grosses espèces, quinze pour les Ulysses, une semaine seulement pour les crépusculaires. A l'aspect plus ou moins desséché ou humide, il annonce : « Ce nocturne sortira demain soir... Voilà le moment pour cet autre. » Et en temps opportun, il place les chrysalides sous sa moustiquaire.

Il me fit une fois assister au terme de cette extraordinaire transformation de la nymphe. L'enveloppe de la chrysalide se fend sur toute la longueur du thorax et du ventre. Par cette ouverture, le papillon dégage ses membres avec

précaution. Il offre alors un bien triste aspect. Tout dégoûtant d'une humeur noirâtre, ses ailes pendent flasques et plissées, comme des nageoires. Mais il a tôt fait sa toilette. Il se sèche, se lisse. Ses ailes, où commence de circuler la vie, se durcissent. Les microscopiques écailles de poussière multicolore prennent leur éclat. Le voici déjà qui volette pour ma joie et mon émerveillement. Et je demande la grâce de ce bel *Ulysse* bleu aux ailes frangées de noir pour m'émouvoir de le regarder s'échapper, lourd de sa jeune vie. On me l'accorde. Je crois qu'il faisait humide ce matin-là et qu'à Bougainville un papillon qui n'a pas quelques heures de soleil sur la papillotte où il vient d'être enfermé se conserve mal et risque de moisir.

Terminée ma journée de travail, et toutes les notes recueillies, j'ai passé quelques soirs des moments bien agréables à entendre le Père me parler



FIG. 8. — ILE DE BOUGAINVILLE. — ... Une piste qui courrait à travers un vrai jardin botanique.

de ses papillons. Les observations succédaient aux souvenirs et aux histoires. J'ai retenu celle de l'homme qui dut sa vie à son amour pour ces bestioles :

un Lorrain collectionneur, correspondant et ami du missionnaire des Telei. La guerre vint qui fit de lui un otage dans une petite ville de l'Est. C'est le



FIG. 9. — ILE DE BOUGAINVILLE. — Ornement du nez, colliers de monnaie, bracelets tressés et anneaux en coquillage, bouquets de plantes odoriférantes, cette jeune fille porte sur elle toute sa fortune. Son petit frère n'a encore besoin que d'une ceinture magique.

poteau. Nous sommes en août 1914. Mais il sera sauvé par l'intervention d'un officier allemand logé chez le collectionneur et qui avait, lui aussi, été en relations avec le Père Poncelet pour des envois de papillons.

Tout n'est pas aussi tragique. Et j'ai bien ri au récit mimé de ce chasseur de passage à qui mon hôte avait eu la malencontreuse idée de laisser voir une pièce unique, rareté insigne, un hybride naturel, si j'ai bonne mémoire, de deux espèces elles-même peu communes. Le pauvre homme, tout à son désir, poursuivit le Père dans son district à coups de billets de 100 marks... Mais il y a des pièces qu'un amateur ne monnaye pas. Il les donne, ou, je le crois plutôt, les garde jalousement.

Je ne sais trop ce qui a pu advenir de cette rareté, mais en sortant de la demeure du Père Poncelet, faisant pendant à un pluviomètre de fortune, vous remarquerez deux cloches recouvertes d'un petit auvent. « Fondues en France, m'explique le Père. Je les ai échangées contre des papillons... »

J'ai recopié la dédicace de l'une d'elles :

NKOMA MIM TUBARU  
KAIMOROMO MU LANLAKEKO  
LOTU MAIGUBA KATOLIKA  
TELEIGE KORO LEMINOI  
HERESIA MURUABOI  
III I MCMXXIX

Tant que le dictionnaire Telei ne sera pas paru, je me vois incapable de donner de cette inscription une exacte traduction. Mais si j'avais eu à la composer, voici à peu près le texte auquel je me serais arrêté :

*Mon nom est Tubaru.*

*Je sonne pour les vivants et pour les morts.*

*Tous en m'écoutant me trouvent belle et louent ma voix.*

*C'est que je suis la fille des papillons et des oiseaux des Telei.*

Quelle meilleure formule, pour la cloche d'un missionnaire naturaliste ?